

En pleine catastrophe de Fukushima, difficile de ne pas ajouter en préalable à ce travail quelques mots pour y souligner l'urgence de remettre en question le système dominant, de façon radicale, de façon totale.

La menace nucléaire n'est qu'une illustration sordide de l'absurdité d'une culture de la cupidité transformée en machine infernale engouffrant nature, bêtes et gens, et dont il est aujourd'hui difficile de savoir si elle peut encore être arrêtée.

Pourrons nous déconstruire le monstre que nous avons engendré ?

J'ai tenté d'ébaucher ici quelques pistes...

Aucune idée n'a de valeur si elle n'est pas apte à susciter la discussion.

Pour ce faire voici donc un contact : daelou@ymail.com

Adèle Bouvattier

SORTIR DU PATRIARCAT, CLE TABOUE DE L'ENTREE EN DECROISSANCE

Petite réflexion préalable

Le questionnement égalitariste/féministe de la décroissance peut découler de deux démarches. La première est une démarche éthique, basée sur la nécessité philosophique du développement d'une analyse féministe de société quel que soit le projet abordé, et considérant que notre projet d'intérêt est le projet décroissanciste.

La seconde est une démarche pratique, née de la lecture de ses auteurs et du constat de la profonde lacune qu'ils ont laissé se creuser dans le champ de la production de pensée contemporaine décroissanciste, en négligeant intégralement, que ce soit sciemment ou non, l'analyse des genres et des structures du patriarcat dans leurs travaux.

C'est la seconde qui m'a amenée à la première, en éclairant d'un jour nouveau le paysage de la réflexion sur / de la lutte pour la décroissance.

La décroissance en bref

« Celui qui croit que la croissance peut être infinie dans un monde fini est soit un fou, soit un économiste. » (Kenneth Boulding)

« Il n'est pas de croissance infinie possible sur une planète finie. »

« 20 % de la population planétaire consomment 80 % des ressources naturelles »

« Il faudrait 6 planètes terres pour que tous les humains puissent vivre comme un américain moyen »

Autant de slogans bien connus d'un mouvement né dans les années 2000, puisant ses racines dans la vague de contestation de l'idéologie dominante croissanciste dont beaucoup situent l'origine en 1972, avec la parution du fameux premier rapport du Club de Rome, *The Limits to Growth (Les limites de la croissance)* et les écrits de Nicholas Georgescu Roegen, considéré comme ayant fondé et développé la toute nouvelle *bio-économie* et ayant osé formuler alors que «*Chaque fois que nous produisons une voiture, nous le faisons au prix d'une baisse du nombre de vies à venir*».

En réalité, des réseaux de recherche (de femmes) spécialisés en économie écologique et féministe, réseaux économiques solidaires et économies de subsistance... travaillent déjà à la même époque, notamment en Allemagne (Adelheid Biesecker, Frigga Haug, Uta von Winterfeld, et plus récemment Friederike Habermann...) à l'analyse et au développement d'alternatives au productivisme qui ravage les sociétés et les écosystèmes, et pointe du doigt, à l'instar des mouvements anarchistes écologistes, les origines sociales – et politiques – de la situation catastrophique qui s'étend déjà.

Le choc de 1973 met au jour l'imminence d'un pic du pétrole remettant radicalement en question les modes de vie et de production des trente glorieuses dans les pays industrialisés, basés sur l'hyper-consommation d'une énergie bon marché dont le monde découvre soudain le caractère épuisable. C'est aujourd'hui l'axe central de réflexion et d'action de nombre de mouvements décroissancistes tels que celui des *Transition Town* né au milieu des années 2000 au Royaume Uni.

Décroissance ! C'est ainsi le constat que le capitalisme a engendré un mode de vie *non soutenable* : surpollution, épuisement des ressources, réchauffement climatique... et *non souhaitable* : racisme et exploitation du nord par le sud, impérialisme et guerres des ressources, exploitation des travailleurs (les femmes ne sont pas évoquées) partout, rythmes et vies dépourvus de sens et crise sociale... la dimension économique-écologique et la dimension politique-philosophique se suffisant déjà chacune à elle-même.

Comme l'a formulé Valérie Fournier il s'agit de *(re)mettre l'économie à sa place* (« *Putting the economy in its place* »), à savoir enchâssée dans les autres sphères de la vie quotidienne, et ce au fil d'un processus d'inversement de la dynamique de ces dernières décennies où la sphère économique a englouti jusqu'à l'imaginaire des gens et noie lentement la capacité à concevoir le monde, loin du consumérisme, de la cupidité, de la compétition... de façon poétique.

Cet appel à déconstruire la société de consommation se retrouve chez les activistes anti-pub et les défenseurs du bien vivre et de la simplicité volontaire, pendant européens du *buen vivir* latino-américain – avec encore un slogan : *moins de biens, plus de liens*.

Introduction

La seconde conférence internationale sur la décroissance a eu lieu à Barcelone au mois de mars 2010.

Elle s'est soldée le dernier jour par une photographie, en pleine double page dans la presse quotidienne, de quatre organisateurs et intervenants *masculins* de la conférence, avec pour sous-titre « *Les leaders de la décroissance* ». Pour une conférence organisée et à la logistique assurée au moins pour moitié par des femmes, et sans compter, de façon plus large, la population largement féminine des militants pour la décroissance (j'étais moi-même volontaire), quel bel exemple de négationnisme tout masculin ! Et comble pour un mouvement se réclamant de l'anti-hiérarchisme, autrement dit de l'absence de « leader ».

On admettra que ces messieurs n'aient pas choisi le commentaire de l'illustration, mais pas un n'a pensé, au moment du cliché, à demander au photographe de bien vouloir attendre que l'on regroupât la partie féminine de l'équipe. Et tout inadmissible que ce fût, j'éprouvai pourtant alors, réflexe très féminin, des scrupules à en faire la remarque aux organisateurs...

Mais c'est la non-publication d'un courrier un peu provocateur et surtout ouvertement égalitariste – je n'utilise que rarement le terme « féministe » seul –, envoyé à l'été 2010 au journal *La Décroissance*, qui m'a décidée à tremper ma plume dans l'encre militante.

Pas de réponse, le silence du journal m'a un peu déçue, mais au vu de ce que je vais développer plus bas, ne m'a pas surprise outre mesure. Mes interrogations sur le rapport du mouvement français pour la décroissance à la question patriarcale sont simplement restées sans réponse de la part des intéressés, et mon sentiment que ce n'est pas par hasard a cru d'autant.

J'ai pris conscience de m'atteler à l'analyse d'un tabou d'envergure : *la question du patriarcat dans le mouvement français pour la décroissance*.

J'ai découvert il y a peu l'écoféministe allemande Claudia von Werlhof.

Mutter Los en est l'ouvrage majeur ; c'est un manifeste essentialiste, ce en quoi je tiens à me distancier très clairement de sa position, mais il propose une analyse historique et contextuelle pertinente, et met bien en évidence deux choses :

- bien que ce ne soit pas son propos initial, premièrement qu'il pourrait suffire de sortir du patriarcat pour entrer naturellement en décroissance ;

- deuxièmement ce pourquoi la démarche essentialiste est un contresens profond en matière de féminisme comme dans une perspective égalitariste plus large. Par son caractère égalitariste c'est une approche émancipatrice, donc basée sur la revendication des droits fondamentaux de tous les individus et sur des valeurs de solidarité et de non discrimination sur des critères prédéfinis par nature. Pré-définition que défend au contraire l'essentialisme, ouvrant ainsi la porte aux analyses discriminatoires qui s'opposent précisément à tout égalitarisme de principe. On retrouve justement cette tendance chez certains auteurs décroissancistes, hostiles à la réflexion sur le genre.

Approche paradoxale donc chez Werlhof, cette dernière érigeant en ligne de combat une attitude fondant le mal patriarcal et non le solutionnant. Sa revendication essentialiste ne fait que creuser le fossé des constructions genrées et aggraver le potentiel d'inversement perpétuel de la balance patriarcat/matriarcat comme lutte cyclique entre deux groupes distincts par nature et antagonistes.

Justement : la lecture d'un ouvrage tel que *Mutter Los* souligne l'importance cruciale de défaire les genres socialement construits. Pour, d'une part, libérer la femme – en tant que genre – de l'image dégradante et de la soumission qui lui sont seules offertes dans cette société, et extraire l'homme – toujours en tant que genre – de la position de dominateur-oppresseur qu'il occupe. D'autre part, ou parallèlement, afin de défaire le clivage entre ces deux groupes distincts et leurs exigences sociales rigides, auxquels, il est important de le rappeler, ne saurait s'identifier toute une partie de la population, homosexuelle, transsexuelle, transgenre... ou tout simplement d'une autre sensibilité...

aujourd'hui stigmatisée et rejetée par le modèle dominant d'un genre comme de l'autre¹. Parmi les écoféministes socialistes, qui se sont distinguées de la position essentialiste à laquelle elles s'opposent même, Dagmar Vinz² décrypte ainsi l'américaine Plumwood³ : « *Aussi bien les hommes que les femmes vivent des déformations par des modes de pensées dualistes stéréotypants. (...) les deux sexes/genres devraient s'engager pour une nouvelle définition de la masculinité et de la féminité, qui remette en question les conceptions dualistes de l'individu et de la nature et installe une relation non hiérarchique entre eux.* »

En fait tout ce que les mouvements se réclamant d'une alternative, à commencer par le mouvement décroissanciste, dénoncent comme destructeur, des sociétés, des individus et de la nature, peut se résumer – et de cela Werlhof propose une courte analyse claire et juste, que partagent les écoféministes socialistes – à l'histoire du patriarcat depuis la Grèce ancienne et l'apparition du concept de *démocratie* – patriarcale – repris par les lumières et toutes les déclarations auto-proclamées « universelles » des droits de... l'homme.

Le mouvement pour la décroissance me semble, en l'absence de cette analyse, et même dans sa reproduction des constructions que j'évoque plus haut, avoir atteint une limite problématique. Parmi les conditions et enjeux d'une sortie de la société et de l'imaginaire croissancistes, la question de la sortie du patriarcat, et donc toute la problématique du genre et de l'image et de la condition de la femme dans nos sociétés, semble en effet rester au sein du mouvement un tabou. Tabou qui, en se heurtant aux prétentions démocrates et solidaires voire égalitaristes des militants décroissancistes, dépouille à mes yeux leur discours de cohérence, et condamne ainsi leur lutte pour une autre société.

Par ailleurs, au delà des insuffisances de la pensée développée, le mouvement pour la décroissance se heurte également à une limite d'une autre nature. Celle-ci tient au fait d'avoir voulu se développer comme mouvement spécifique autour d'une Décroissance présentée en concept quasi religieux, alors qu'il s'agit d'une perspective avant tout physique-écologique⁴, puis économique et politique. Cette perspective doit certes s'accompagner de l'indispensable *décolonisation de l'imaginaire*⁵ longuement développée par les auteur(e)s décroissancistes, et qui déborde largement du cadre de l'analyse économique et écologique. Mais elle ne doit en aucun cas se changer en synonyme ou nom évocateur d'un groupe idéologique fermé défendant une pensée commune, d'ailleurs si difficilement définie par ses intellectuels.

À la source de ce phénomène de repli sont hélas identifiables des comportements relevant au moins pour partie des mêmes attitudes et constructions de genres que j'ai évoquées plus haut, et qui fondent les comportements compétitifs dans la société même que remet en question l'idée de décroissance.

L'isolement qui en découle fait par ailleurs le jeu des croissancistes et autres anti-décroissance plus ou moins virulents, et entre autres des médias français, pour qui l'occasion est trop belle de mettre le doigt sur le manque de rigueur analytique et idéologique des arguments développés.

L'occidentalisation du monde que dénoncent Latouche⁶ et bien d'autres ne saurait être comprise sans passer par le spectre de l'analyse d'une *patriarcalisation* du monde, à l'instar de l'analyse

1 Je n'évoque pas ici le cas de la reproduction des constructions évoquées par une partie de ces populations – il ne modifie pas mon propos, et nécessiterait de longs développements qui ne relèvent pas du présent thème.

2 Dagmar Vinz, « *Nachhaltigkeit und Gender – Umweltpolitik aus der Perspektive der Geschlechterforschung* », p 8

3 Cf Val Plumwood, « *Feminism and Ecofeminism: Beyond the Dualistic Assumptions of Women, Men and Nature* » in *The Ecologist* Vol. 22, No 1, p. 8-13, 1992 et de *Feminism and the Mastery of Nature*. London/New York, 1993

4 Cf Nicholas Georgescu-Roegen, *La décroissance – Entropie, écologie, économie*

5 Cf Serge Latouche, *Décoloniser l'imaginaire*

6 Cf Serge Latouche, *L'occidentalisation du monde, La planète des naufragés*

écoféministe socialiste.

Sans cela toute dénonciation est vaine, comme traiter une symptomatique ne guérit pas la maladie à l'origine des symptômes.

La dé-construction des catégories de genre serait donc un préalable nécessaire à toute lutte, y compris décroissanciste ; cependant comme on trouve à la clef de mes interrogations et de mon exaspération relatives au mouvement son caractère désespérément sexiste, par ses « leaders » – et l'existence même de « leaders » –, par la tournure que prennent ses publications, ses conférences... la question se pose de l'opportunité d'une lutte décroissanciste pour développer une analyse égalitariste/féministe et un projet d'alternative véritable de société. Une occasion à saisir ?

Tout chez les pro-décroissance répète une énième fois les schémas d'une société que le mouvement prétend pourtant rejeter, et alors même, à l'instar de Serge Latouche, qu'il appelle à cette décolonisation de l'imaginaire qu'il ne parvient pas à provoquer.

Plus qu'une question de chronologie, faire de la dé-construction des genres en vue d'abolir les relations de domination entre les individus un préalable à toute autre lutte relève en réalité de l'éthique : de la nécessité philosophique de ne pas tolérer plus longtemps l'état de hiérarchie sexiste entre les individus, tout comme l'abolition de l'esclavage puis de l'inégalité constitutionnelle entre Noirs et Blancs est devenu un impératif catégorique.

Faute d'avoir eu à temps cette démarche, l'émergence en Europe du mouvement pour la décroissance offre le contexte d'une réaction pragmatique à une situation lacunaire.

1- Très concrètement : la mise en difficulté d'un mouvement par les comportements genrés

1.1- Pour commencer, un bref rappel de théorie féministe sur le lien entre genre – image de la femme, violence et injustice sociale à son égard ; image de l'homme et système compétitif – et modèle croissanciste

- Genre féminin et infantilisation de l'individu femme

La symbolique, verbale comme visuelle, est et a toujours été le meilleur vecteur de messages dans l'inconscient collectif.

Depuis l'instauration du patriarcat et du sexisme institutionnalisé par la naissance de l'autoproclamée *démocratie*, quand on trouvait déjà chez Platon (autour de -400) et Aristote (autour de -350) que la femme est par nature un sous-être, et de là logiquement exclue de la propriété et de la citoyenneté, au même titre que les esclaves et que les animaux – antiques qui nous ont là transmis les bases magnifiques des lumières, desquelles nos constitutions, sociétés et imaginaires collectifs sont aujourd'hui encore totalement imprégnés –, et après la chute de la république antique et la pérennisation du pouvoir des hommes par les religions – unique chose sur laquelle les religions ennemies, la catholique et la réformiste, réussirent à s'entendre au concile de Trente (1545-1563) : le statut de domestique de la femme ! –, la symbolique dominante a toujours été dans les sociétés traditionalistes, en Occident, portée par l'imagier et la rhétorique religieux, virulents propagateurs du message de domination patriarcale. Ainsi l'image de la femme chez les Catholiques, et en particulier de la femme religieuse⁷, transparait-elle de façon tout à fait comparable à celle de la femme dans le message contemporain véhiculé comme nous l'aborderons ci-dessous par la publicité, vitrine du capitalisme.

Ainsi jusqu'au 18^e siècle la femme était-elle la chose de Dieu, et après Dieu, des hommes. Et maintenant que la nouvelle religion, celle, capitaliste, de la croissance, a remplacé l'ancienne, rien n'a changé.

Aujourd'hui la femme est la chose du capitalisme, et après lui, des hommes.

Les religions sont toujours un outil de pouvoir, celui d'une minorité sur la majorité, celle de l'homme blanc et sain sur les Noirs, etc... et sur les femmes.

Dans nos sociétés capitalistes-productivistes, la symbolique dominante est accaparée par le marketing, minutieux travail de manipulation de l'inconscient de chacun et de tous à des fins commerciales. Fins nécessitant un clivage de la population en sous-catégories cibles, dont celle des femmes. Fins justifiant la féminisation à outrance, la construction de genre poussée à l'extrême, en remplacement du travail de la religion depuis le début de son déclin jusqu'à nos jours.

La publicité a en effet remplacé l'iconographie religieuse pour reproduire et répandre une certaine image de la femme et l'idée de son infériorité ; cette image de la femme-poupée, objet décoratif ou d'apparat des hommes dans une société qu'ils dominent, a un sens idéologique, au même titre que la femme religieuse vouée corps et âme à un Dieu-métaphore de l'autorité patriarcale gouvernante. La mode féminine et les exigences esthétiques corporelles concernant les femmes relèvent d'un même processus, celui du déni du caractère d'adulte de la femme, c'est à dire du caractère d'individu achevé et à part entière tout comme les hommes.

Le maquillage apparente la femme à une poupée, représentation par excellence de la petite fille ou de l'être-éternellement enfant. L'épilation, de même, reproduit la négation infinie du développement du corps après la puberté, ce passage à la plénitude physique et mentale / intellectuelle à laquelle ne doit pas avoir accès la femme. Ainsi le maintien de la femme à l'état d'être sans pilosité, pré-pubère et pré-adulte.

De même l'attitude éducativement construite de la femme en société, ramenant de la même manière

⁷ Poussée par exemple à son paroxysme dans la poésie de l'extase du XIII^e au XVI^e siècles, cf par exemple chez Marguerite de Navarre (1492-1549)

la femme à une place d'être immature incapable d'autonomie intellectuelle et factuelle et dépouillé d'autorité propre qui doit donc se cantonner au registre de la convenance... et de l'ornementation. Ainsi la gestuelle et le parler 'convenables', les langages de séduction, etc. La femme n'a pour rôle que d'entourer l'homme.

De cette définition sociale de la féminité découle bien sûr l'assimilation de tout ce qui ne se retrouve pas dans le modèle de virilité que devrait incarner chaque individu masculin pour être digne de son appartenance à la classe dominante : ainsi le « féminin » peut concerner l'homme, mais sera alors une tare / un objet de persécution etc...

Les théoriciennes féministes ont par ailleurs déjà plus longuement et brillamment développé ce contraste construit, sur lequel je reviendrai, entre rôle productif masculin et rôle reproductif féminin, à la catégorie desquels je fais appartenir le rôle esthétique de la femme.

L'image de la femme dans nos sociétés, véhiculée donc en premier lieu par le marketing, la publicité, la mode, en bref par l'imagier capitaliste, est ainsi à la fois le produit et l'outil permanent d'une *infantilisation* de la femme qui lui dénie le statut d'individu responsable à part entière.

De là le caractère « naturel » de la domination masculine, où la virilité se fait, par la construction d'attitudes de contenance sur-jouée, le pendant qui protecteur, qui agresseur de l'incapacité féminine.

Car outre la tutelle sous laquelle la femme se retrouve logiquement placée du fait de son statut d'irresponsabilité congénitale, du mépris / de l'absence de respect de la femme comme entité individuelle égale à l'homme naît la légitimation tacite de la maltraitance à l'échelle individuelle dont femme est quotidiennement l'objet, qu'elle soit simplement d'attitude, ou verbale, ou physique, et d'autre part celle de l'attitude collective discriminatoire, d'exploitation, de persécution.

- Genre viril et système de valeurs compétitif

Le pendant de cette image infantilisée de la femme est l'escalade virile induite par l'élaboration sociale du modèle de l'homme fort, de l'homme chargé de responsabilité, et de l'homme compétitif. La *compétition-accumulation*, enjeu de la reproduction de la lignée bien-sûr, enjeu suprême de pouvoir finalement, est la forme ultime sous laquelle s'exprime la virilité dans le modèle capitaliste-productiviste. Base de la théorie et du fonctionnement économiques actuels, le comportement compétitif se traduit par l'accumulation-principe fondateur du capitalisme.

La recherche du toujours plus, en l'occurrence de capital accumulé et de profits consécutifs à cette accumulation et à son réinvestissement partiel dans une logique de toujours plus court terme dont les crises successives de ces dernières décennies sont la conséquence, peut être analysée à l'échelle individuelle comme la poursuite de la virilité maximale dans l'activité productrice quotidienne. Système ayant d'insupportable ses conséquences destructrices bien identifiées, et son caractère excluant pour tout individu ne sachant, pour une raison ou une autre, s'y identifier.

La dés-élaboration des genres socialement construits signifie donc bien entendu une dé-construction de l'image féminine dans ce qu'elle a de violent et de réducteur, mais de même elle signifie la dé-construction de l'image masculine dominante à l'origine de la logique compétitive articulant nos modèles socio-économiques.

De cette sortie de la logique croissanciste pourra naître l'opportunité d'une transition de décroissance vers un modèle post-croissanciste / post-développementaliste. Il ne saurait en revanche en être question sans un travail de réflexion sur le genre – qu'il soit préalable ou parallèle –, qui fait défaut jusqu'à présent dans l'analyse décroissanciste.

- Construction de l'imaginaire capitaliste-productiviste-croissanciste...

La confrontation des sexes dans un système de genres socialement construits comme on vient de le

voir brièvement est un moteur de la dynamique croissanciste au sein d'un système capitaliste-productiviste.

Ainsi, le système capitaliste est en effet un système instaurant un double concours entre individus, à travers un schéma doublement hiérarchisé de société :

- rapport de domination-soumission entre les genres
- confrontation au sein de chaque genre, par le développement d'attitudes compétitives permanentes, ayant pour enjeu le développement de l'identité virile la plus marquée, prouvée par la plus grande accumulation de capital productif et financier d'une part, et celle d'autre part de pouvoir, pouvoir décisionnel au sein de la sphère économique et pouvoir conséquent sur la sphère politique officielle soumise à la précédente, pouvoir par le biais de la représentation publique quelle qu'elle soit : entre autre politique, médiatique. Je reviendrai sur le rôle de cette attraction de la représentation dans les difficultés actuelles du mouvement décroissanciste français.

De même dans la tentative actuelle d'émancipation féminine par l'intégration au modèle dominant, la naissance de comportements compétitifs de type viril chez les femmes⁸ : , comportements qui ne font que reproduire le problème actuel de compétition entre les individus sans rééquilibrer la relation entre les sexes.

C'est ainsi qu'une démarche dé-constructive, telle que la conçoit par exemple Plumwood, aurait pour double conséquence un nivellement :

- des rapports entre genres
- des rapports au sein de la sphère productive entre individus de même genre

ainsi qu'un effacement des valeurs compétitives ayant pour conséquence la libération d'un champ propice au développement de valeurs distinctes des valeurs destructrices du système actuel : liberté – induisant le respect de celle d'autrui niée par le système actuel d'exploitation systématique des individus et des ressources –, responsabilité – par contraste avec l'aliénation actuelle des femmes, très dé-responsabilisante dans la sphère productive, et celle des hommes, trop souvent incapables de prise de responsabilités dans la sphère reproductive – solidarité conséquente, épanouissement culturel/spirituel individuel et collectif par le biais de la (re)découverte du temps libre, de l'art, de la nature et leurs interactions...

1.2- Au sein du mouvement pour la décroissance

Il faut observer une petite historique des structures françaises de la décroissance, telle qu'elle est disponible par exemple sur le site du Parti Pour La Décroissance⁹.

Il faut relever ensuite l'existence même au sein du mouvement d'une structure électoraliste et de pouvoir telle que ce parti.

Il faut constater, enfin, que des noms de militants et / ou d'auteurs décroissancistes connus du public, pas un n'est féminin.

Relier ces données à la lumière des éléments que j'ai développés ci-dessus n'est pas un exercice difficile.

Les structures de visibilité et de pouvoir tel qu'un parti politique ou tout mouvement / organisation susceptibles d'offrir une visibilité individuelle particulière et surtout l'accès à un pouvoir quelconque, c'est à dire en fait toute structure de forme hiérarchisée, ont été de tout temps le lieu de rassemblement de comportements compétitifs, identifiables comme « comportements socialement construits de type viril ».

8 Cf par ex. Claudia von Werlhof : *Mutter Los* (Même si encore une fois je tiens à souligner que je tiens pour juste l'analyse de Werlhof mais me distancie parfaitement des conclusions qu'elle en tire et de la démarche qui en découle) ou Christa Wichterich, par exemple dans « *Der neoliberale Feminismus ordnet sich den Gesetzen der globalen Märkte unter Paradoxie der Integration* », *Taz* du 23.9.2007

9 www.partipourladecroissance.net

Ces « Appétits », pour reprendre le joli mot choisi par Zola pour classer les sources de ces différents comportements, peuvent être classés en trois grandes catégories :

1 - Appétit de pouvoir et visées électoralistes.

La perspective d'une candidature personnelle à l'élection présidentielle, associée au pouvoir décisionnel conséquent escompté, laisse ainsi reproduire ce dont souffrent tous les partis de plus grande dimension : une bataille sans fin pour l'appropriation d'une place de pouvoir au détriment de la défense du contenu d'un mandat. La non adéquation entre les deux s'est systématiquement vérifiée.

La « personnification » du mouvement, c'est à dire l'association du mouvement à une ou quelques personnalité(s) centrale(s) dans l'esprit du public, découle de l'existence d'un tel candidat.

Il est à noter que cette éventualité contredit la volonté de la majorité des militants actuel du Parti Pour La Décroissance (de la « seconde génération »), qui ont décidé, pour inverser cette tendance, d'une tentative de « dé-personnification » du mouvement en présentant à la prochaine élection présidentielle... un escargot.

Ce désaccord au sein du mouvement met par ailleurs en relief le caractère « anti-démocrate » des comportements de recherche de pouvoir décrits, qui se rejoignent avec ceux du second type (ci-dessous).

2 - Appétit de notoriété et visées médiatiques.

Il se réalise là encore dans toute personnification possible du mouvement :

- dans la vie militante, par l'acquisition – concertée ou non – d'une place de « porte parole », d'« homme médiatique »...

- dans les développements théoriques / la sphère académique, entre autre par l'acquisition de la position si convoitée de « Père spirituel » du mouvement.

Dans les deux cas il s'agit de créer et d'accaparer le statut d'*homme providentiel*, statut compliquant avec efficacité la pérennisation du mouvement, en empêchant le développement d'une structure intelligente et décentralisée assurant la transmission de principes, d'objectifs et d'un mode de fonctionnement commun au delà de l'incarnation par un ou quelques individus trop puissant(s) puisque le mouvement et son image en sont dépendants (ce qui signifie soit l'impossible survie du mouvement aux dits individus, soit dans le cas contraire au minimum le risque d'incohérence historique avec le changement de ligne inévitable à chaque changement d'« homme de tête ».)

Ces deux premiers aspects ont des répercussions bien identifiables à l'extérieur du groupe et/ou du mouvement.

Dans un cas comme dans l'autre, la composition exclusivement masculine des cercles considérés et la nature systématiquement compétitive des comportements met donc en évidence que les enjeux de pouvoir / de notoriété cristallisent les attitudes de domination virile (intra- et inter-genres : j'entends toujours ici par viril-e un caractère socialement construit, que l'on peut donc retrouver chez les individus des deux sexes).

Cela dévoile :

- l'importance du changement de structures politiques dans l'ensemble de la société, les structures actuelles étant vouées à se faire le théâtre de comportements de domination patriarcale, et donc de discrimination sexiste ;

- l'importance que le mouvement pour la décroissance se définisse des structures alternatives.

3 - En troisième position (sans avoir particulièrement voulu procéder à un classement par importance), l'« **appétit** » **affectif** a des répercussions internes mais non moins colossales que celles des deux précités.

La perspective électoraliste et l'éventualité d'un rayonnement médiatique attirent naturellement dans toute structure qui les offre ce qu'on fait de plus narcissique, éventuellement manipulateur et

forcément destructeur.

Les dynamiques de groupes se font hélas, quant à elles, trop souvent le théâtre de manipulations perverses d'ordre affectif :

- relevant du besoin de contrôle jusqu'à la malhonnêteté (pouvant par exemple pousser un individu à modifier isolément des statuts rédigés collectivement avant leur dépôt à la préfecture)
- se traduisant par le développement des dynamiques compétitives liées aux constructions de genre que nous avons décrites plus haut, qui s'opposent à un travail déjà difficile de développement et de renforcement d'une horizontalité dans le travail militant
- pouvant prendre la forme d'une manipulation des individus au sein du groupe créant des conflits et un éclatement systématique de la structure passé un certain temps.

Ces phénomènes reposent bien entendu impérativement la question d'un travail en profondeur de dé-construction des comportements compétitifs agressifs que j'identifie non pas intégralement mais au moins en partie à des attitudes dominantes socialement construites de type viril.

Il peut heureusement être constaté que parallèlement aux conflits de ces dernières années, le fonctionnement parallèle des groupes décroissancistes locaux se détache le plus souvent des dynamiques décrites ci-dessus.

Mais l'ensemble du mouvement souffre ainsi d'un énorme problème de fédération / synchronisation au niveau national, et d'une quasi impossibilité de rayonnement au niveau plurinational.

1.3- Une idée décroissanciste où la rencontre entre fond et forme semble mettre en relief la forme et à l'épreuve le fond...

Le message de *fond* de la décroissance est un message égalitariste et internationaliste : rejet du capitalisme, de l'accumulation et du productivisme = décroissance de la richesse des riches et décroissance des inégalités au nord, décroissance de la consommation de ressources et de la production de déchets par le nord = décroissance des inégalités entre le nord et le sud.

Il s'agit de repenser complètement notre modèle de société et nos modes de vie.

De là l'importance de la *forme* du mouvement pour la décroissance, en particulier par le biais de ses structures militantes et des rapports entre les individus au sein du mouvement.

Deux problèmes centraux se posent :

- les tentatives de domination individuelle et virile/patriarcale évoquées plus haut soulèvent bien sûr la question – pratique – de la force et de la forme de la structure militante à adopter pour les empêcher ou du moins les neutraliser ;
- par ailleurs la cohérence idéologique du mouvement, qui prône une révolution pour l'ensemble de la société, devrait lui imposer de commencer par une révolution des moeurs en son sein même.

Or force est de constater que pour le moment le cadre du mouvement est aussi celui de la reproduction du modèle dénoncé :

- structure hiérarchique/compétitive
- structure sexiste

La cohérence que rencontre le mouvement entre fond et forme, c'est à dire entre production théorique publications etc... et structure et rayonnement du mouvement, y est l'absence de femmes, ou plutôt leur absence de visibilité.

Ce qui met en relief, comme je l'ai écrit en introduction, le fait que la question du patriarcat, la problématique des genres et leur remise en question constituent un tabou, se heurte aux prétentions démocrates et universalistes des militants décroissancistes et dépouille leur discours de cohérence.

Les observations développées en 1.2- soulignent l'importance de re-situer le mouvement pour la

décroissance dans la lignée des idées libertaires qui l'ont engendré, et que ses penseurs d'aujourd'hui ne reconnaissent que pour moitié, éludant la dimension hautement politique de son anti-autoritarisme¹⁰.

Pourtant, il semble clair que le meilleur garde-fou contre les comportements de domination quels qu'ils soient, et donc également anti-féministes, est l'horizontalité, des structures militantes comme dans la vie politique « normale » c'est à dire quotidienne, dans un projet alternatif de société.

La lecture de la littérature décroissanciste permet de s'apercevoir que son contenu et ses lacunes théoriques d'une part et les difficultés du mouvement français pour la décroissance d'autre part s'éclairent mutuellement.

10 Des auteurs comme Murray Boockchin sont ainsi régulièrement cités par les décroissancistes, dont Serge Latouche, sans jamais faire mention de leur caractère de penseur de référence du mouvement anarchiste.

2 - Un constat éprouvant, du risque majeur d'un argumentaire décroissanciste privé d'analyse féministe au sexisme assumé de certaines propositions

2.1 – Un premier constat d'ambiguïté

À Barcelone, lors de la seconde conférence sur la décroissance¹¹, l'absence du souci de parité a été manifeste.

Avec pour arguments – a posteriori, et au delà du fait que la question ne soit tout simplement pas venue aux esprits plus tôt dans la préparation d'un évènement de cette ampleur –, ceux de l'habituelle rhétorique dominante masculine, concernant :

- le nombre d'intervenants potentiels : « *Les femmes sont rares* » – certes en proportion, mais en nombre elles sont toujours assez nombreuses pour occuper la moitié des places des tribunes de conférences de cette dimension

- leurs qualités respectives : « *Nous n'allons pas choisir des incompetentes au prétexte que ce sont des femmes* » – comme si les femmes compétentes étaient une espèce introuvable, y compris dans la sphère académique...

Arguments image de la société construite, fournis en lieu et place d'une interrogation sur l'opportunité de dé-construire ce schéma habituel en proposant justement une démarche de lutte positive pour un changement.

Une telle lutte consisterait d'abord en un nécessaire encouragement des intervenantes potentielles, pour qui la confrontation à la dominance masculine dans les cercles académiques

. vient systématiquement doubler la difficulté et l'énergie requise par la recherche et/ou le militantisme

. induit l'immense majorité du temps un retrait de la prise de parole/représentation à la tribune de ce genre d'évènements.

Peu d'individus ont tout simplement les ressources physiques et morales pour faire face en permanence à un tel niveau de difficulté, et la réaction naturelle est de choisir de se consacrer à ses activités premières et non à un combat pour la parité risquant de se muer en lutte féministe que l'on n'a pas choisi d'avoir à porter.

Ainsi la décision d'instaurer une parité systématique est-elle essentielle, pour sa force représentative et son impact sur la conscience/l'inconscient collectif, qui seuls peuvent faire que chaque milieu y compris activiste et académique devienne plus praticable pour les femmes sans qu'elles aient à y mener de front un travail ET une lutte de genre. C'est alors que ces milieux verraient s'épanouir le nombre toujours supérieur de femmes rendant caduque le fameux argumentaire selon lequel les femmes sont plus difficiles à recruter pour une conférence.

Comme dans les faits concrets lors d'évènements décroissancistes tels que la conférence de Barcelone, persiste dans les bibliographies d'auteurs une zone obscure, entourant cette question du sexisme et la mise en question conséquente du système de domination patriarcale.

Dans les textes, la question des genres et du patriarcat brille le plus souvent par son absence, à l'image de l'ensemble théorique développé par le mouvement.

Prenons pour exemple les fameux 8 R développés par Serge Latouche.

Ces huit « *changements interdépendants qui se renforcent les uns les autres* » et dont

« *l'articulation systématique et ambitieuse* » pourrait représenter « *le bouleversement requis pour la construction d'une société autonome de décroissance* »¹², pour les présenter brièvement, sont l'occasion manquée s'il en est de synthétiser les problématiques recouvertes par le combat décroissanciste. Le silence sur la question des rapports de sexe/genre y est frappant.

Rappelons tout d'abord la liste des 8 R :

Réévaluer, Reconceptualiser, Restructurer, Redistribuer, Relocaliser, Réduire, Réutiliser, Recycler.

11 <http://www.degrowth.eu>

12 Cf Serge Latouche, *Petit traité de la décroissance sereine*, Mille et une nuits, p.56 et suivantes

Plusieurs remarques :

- Sur les R même.

Les premiers R posent la question des « valeurs ». On aurait, avant toute lecture du contenu des paragraphes explicatifs correspondants, très bien pu espérer y trouver abordés les problèmes relatifs au genre et au patriarcat.

Il n'en est rien.

Réévaluer renvoie selon Latouche aux « vieilles valeurs « bourgeoises » : *l'honnêteté, le service de l'Etat, la transmission du savoir, le travail bien fait etc.* » sur lesquelles reposent nos sociétés. La domination patriarcale aurait eu ici sa place, mais pas un mot. Par ailleurs, à défaut de cela c'est, comme souvent, l'ambiguïté qui règne : les phrases suivantes dénoncent en effet ce en quoi ces valeurs se sont perdues, alors que la première phrase semblait devoir amener à penser leur remise en question. Faut-il voir ici un élan vaguement nostalgique, qu'il est difficile de ne pas assimiler à une aspiration réactionnaire ? Il serait intéressant de démêler de façon claire remise en question des valeurs de la société actuelle que dénonce à raison Latouche et sensibilité traditionaliste voir réactionnaire ; le paragraphe n'élucide pas cette question. Pire, il se solde même par une référence aux chrétiens écologistes, pour qui « *c'est même là le onzième commandement : « Respecter la nature en tant que création divine.* » Que « *Le fantasme technicien et prométhéen d'une artificialisation de l'univers est une forme de refus du monde et de l'être* », est une chose sur laquelle je me serais sans ce préalable accordée avec l'auteur ; mais étant donné le fondement idéologique d'une telle assertion, je ne peux que protester : là encore l'auteur fait référence à une institution rétrograde, la religion cadre d'une reproduction historique de la hiérarchie patriarcale dans l'imaginaire collectif, un vecteur d'asservissement et de conservatisme.

Les *Reconceptualiser* et *Restructurer* découlant du changement de valeurs appelé répondent à la même problématique : du silence du premier paragraphe sur la question qui nous intéresse découle le silence des deux suivants. De même *Redistribuer...*

- En annexe : il convient par ailleurs de faire remarquer, comme c'est le cas dans le reste de l'ouvrage, mais particulièrement flagrant ici en raison de l'absence complète de questionnement sur le patriarcat auquel cela fait écho, la présence masculine absolument exclusive dans les paragraphes cités.

Seule exception : p. 59 dans les notes de bas de page, où l'on relève instantanément l'ajout d'un adjectif-jugement de valeur, inexistant auprès des citations d'auteurs masculins, révélant à merveille la condescendance de l'auteur à l'égard des femmes : « *la belle thèse de Camilla Narboni...* », paternalisme typique de l'attitude commune de domination patriarcale.

2.2 – Du danger de positions décroissancistes contournant subtilement la problématique de la domination patriarcale...

La persistance de la domination patriarcale, ou plus exactement son absence de remise en question dans la partie du mouvement pour la décroissance et pour une société post-croissanciste / post-développementaliste se réclamant d'un projet nouveau, est subtile. C'est pourtant là qu'est inadmissible l'absence de questionnement sur le genre et d'élaboration d'un projet de démantèlement du patriarcat, pilier central du système rejeté.

Pour voir cette question écartée par exemple par Serge Latouche, il faut s'éloigner un instant de la lecture de ses ouvrages spécifiquement décroissancistes, et aborder celle d'autres de ses écrits, éclaircissant le silence des premiers par des prises de position plus ouvertes : ouvrages tels par exemple que *L'occidentalisation du monde*.

M. Latouche y confirme qu'il sait manier avec souplesse une ambiguïté stylistique compliquant sensiblement l'identification de la teneur de ses propositions les plus douteuses.

On trouve ainsi dans *L'occidentalisation du monde* :

- sur le quatrième de couverture : « *...éclatement de la famille souche, émancipation des femmes,*

Etat-providence, scolarisation forcée, démocratie parlementaire : le modèle occidental est persuadé d'être le meilleur. »

- dans la Préface à l'édition de 2005, titrée *L'illusion du multiculturalisme* : « *Ce débat sur l'ethnocentrisme est d'autant plus actuel que les problèmes du droit à différer font irruption dans notre quotidien, du foulard islamique à l'excision, de la montée du racisme à la ghettoïsation des banlieues. La mise en perspective de nos croyances en se mettant à la place de l'autre est indispensable sous peine de la perte de la connaissance de soi, danger que fait peser la mondialisation culturelle. »*

Que signifient ceci et cela ?

- p. 26 l'auteur n'aborde toujours pas la question du patriarcat de front, mais poursuit les évocations en dévoilant plus clairement son hostilité à ce que je comprends être le mouvement pour la déconstruction des genres : « *Le mouvement d'occidentalisation est d'une force terrifiante. Il abolit jusqu'aux différences des genres. »* Cela me semble traduire son appréhension d'une éventuelle abolition des constructions de genres... malgré une formulation maladroite – ou bien l'auteur voulait-il dire les différences des sexes ? C'est surtout, si l'on considère ce que j'ai développé en première partie, erroné.

La suite est alambiquée : « *S'il émancipe des liens de la tradition, la raison sur laquelle il prétend se fonder a de quoi donner le vertige. Sa démesure compromet la survie de l'homme et de la planète. »*

En note de bas de page est précisé de quoi il est question : « *Sur ces derniers points (l' « asexualisation », le statut de la femme, la menace écologique)... »*

Note renvoyant à son ouvrage *La planète des naufragés*, dans lequel il développerait plus largement sur « certaines de ces questions ». Un vrai jeu de piste !

2.3- ...à un traditionalisme réactionnaire ouvertement sexiste

C'est par ailleurs dans la bibliographie d'un livre de Serge Latouche sur la décroissance que j'ai découvert l'ouvrage que je vais citer ici, *L'avenir sera rural* de Pierre Gevaert.

Le livre de Gevaert, en trouvant sa place dans la bibliographie d'un Latouche justement présenté si volontiers comme « père » du mouvement décroissanciste, met-il en lumière plus que de l'ambiguïté chez ce dernier ?

Car où Serge Latouche laisse encore planer le doute, comme on l'a vu dans son paragraphe sur les fameux 8 R, M. Gevaert lève lui toute ambiguïté :

« *Que de guerres auraient pu être évitées si les femmes avaient eu accès aux niveaux décisionnels. Bien sûr le « progrès » technologique n'aurait pas connu son ampleur actuelle et personne ne s'en serait plaint car l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons et notre mère la terre qui nous nourrit n'auraient jamais atteint le niveau d'endommagement actuel. »*

Après une telle entrée en matière, il est bien sûr tentant de se demander ce qui aurait empêché le progrès technologique de connaître son ampleur actuelle : la faiblesse intellectuelle constitutive des femmes ou seulement leur nature féminine opposée aux comportements de compétition qui régissent pour la plupart la recherche scientifique et technologique, loin de toute préoccupation de bien-être collectif et de solidarité ? En fait, qu'importe : une approche effrayante de simplisme et d'essentialisme. Comme toujours chez les essentialistes, le cliché de genre tourné en positif (« bienveillant ») devrait suffire à justifier un discours scandaleusement inégalitariste et surtout dont la brièveté ne permet pas d'exclure celle de la réflexion qui l'a engendré (sont d'ailleurs consacrées à « la femme » en tout et pour tout ces cinq pages, dont l'existence à part est image du peu de place que mérite « la femme » dans le projet développé, bien que l'auteur en plaide l'élargissement). Et une fois de plus c'est la porte ouverte au ségrégationnisme, qui ne manque pas de s'explicitier un peu plus bas dans le texte : non seulement « *Les mouvements féministes essayent de renverser la vapeur*

et veulent, par voie législative, faire imposer la présence des femmes à tous les niveaux occupés par les hommes.

C'est un combat perdu d'avance car les femmes sont là aussi pour créer la vie et elles savent bien que dans la maternité elles peuvent mieux s'accomplir. » mais finalement après quelques détours : « Peut-être que tout cela est encore bien compliqué et peut-être bien que la femme dans la société rurale du futur aimera tout simplement à retrouver ses collègues au lavoir (pas l'ancien système qui polluait les rivières, abimait le linge et était trop fatiguant mais bien l'un des multiples systèmes plus écologiques et plus collectif que le chacun chez soi) ou sur la place publique pour les contacts « entre femmes » qui leur sont aussi importants que le boire et le manger. » !!

Heureusement qu'entre temps « ...il est des chiffres qui devraient rassurer les femmes dans la société actuelle : 49% du PNB est réalisé par la femme au foyer (étude INSEE 1988), 400 000 personnes âgées sont gardées et soignées par la femme au foyer en France, personnes âgées qui seraient autrement en partie à la charge de la collectivité, quand on ajoute à cela la garde et les soins aux enfants !

Tout cela est un palmarès fantastique mais dit « trop peu valorisant » car non reconnu comme tel par la société masculine, ce qui a, par exemple, comme conséquence que ce travail n'est pas rémunéré! »

Monsieur Gevaert donne à penser qu'il a consacré sa vie à l'étude de cette espèce étonnante qu'est la femme, pour en exposer ici les résultats incontestables, tels les « contacts entre femmes qui leurs sont aussi importants que le boire et le manger » ou le fait qu'elles « savent bien » ce qui est bon pour elles.

Le champ lexical ici employé relève de l'étude animalière, et confine, une fois de plus mais avec une apparente bonne foi particulièrement choquante, la femme à sa place de sous-créature dans l'habituelle hiérarchie patriarcale, sous Dieu, puis les hommes.

Enfant ? C'est à dire humain pas tout à fait fini que l'on chérit, mais que l'on doit protéger, guider et éduquer ; et récompenser parfois, lorsqu'il a été gentil ou bien appris sa leçon. D'où la chaleureuse qualification de « palmarès formidable », dans ce champ lexical pédagogique-éducatif, pour rendre justice aux protégées.

Animal ? Que l'on peut également admirer et chérir, duquel on peut même apprendre, et que l'on étudie donc avec intérêt, mais que l'on doit dresser et contrôler/encadrer jusqu'à la fin de son existence – pour son propre bien naturellement.

Ce discours s'intègre parfaitement, comme on l'a vu plus haut (1.) dans l'image actuelle de la femme où trouvent leur source inégalitarisme, mépris et violence à son égard, dans cette société exactement au même titre que dans le pseudo-alternatif projet de société de Gevaert.

Mon propos est de mettre brièvement en évidence le danger de ce genre de discours genré, insupportablement paternaliste et simpliste sur les femmes, en un mot inacceptable, lorsqu'il émerge en particulier du ou dans le discours décroissanciste.

La présence d'un ouvrage – par ailleurs vivement réactionnaire – véhiculant un discours aussi scandaleusement dénigrant et anti-émancipateur pour quelque partie de la population que ce soit – je me permets ici de rappeler que ce genre de discours concernant les Noirs serait immédiatement qualifié de profondément raciste – dans la bibliographie d'un auteur manifestement phare du mouvement de la décroissance me pose naturellement question sur la proximité idéologique et affinitaire de cet auteur avec les thèses de Gevaert.

Car l'auteur n'a laissé en bas de page aucune note par laquelle il se distancierait du propos de Gevaert concernant les femmes ; une telle ambiguïté n'est jamais anodine – et serait, je le répète, en cas de racisme probablement immédiatement dénoncée.

Je ne m'appesantirai pas ici sur les personnalités politiques pro-décroissance de droite telles qu'Alain de Benoît ou le conservateur allemand Meinhard Miegel¹³, chez qui j'aurais à défendre les

13 Reinhard Miegel, conservateur allemand fondateur du *Denkwerk Zukunft* (Thinktank pour le futur).

avancées du vingtième siècle en matière d'émancipation féminine contre une vision rétrograde réactionnaire et traditionaliste plus ou moins explicitement semblable à celle de M. Gevaert, louant l'opportunité du retour de la femme à son poste de prodigatrice de soin social et affectif au sein d'une société ne voulant plus assumer ces derniers au prétexte d'une décroissance – alors plus souvent confondue avec le concept de récession, prétexte à la destruction systématique d'acquis sociaux de base. J'estime que ce message n'a rien de décroissanciste, c'est simplement un message « récessionniste ».

La citation du livre de Pierre Gevaert me paraît suffisamment éclairante en la matière.

Dénoncer la situation actuelle est insuffisant mais indispensable. C'est ce à quoi s'efforce le présent travail, par une formulation minimale des difficultés rencontrées.

Seule une analyse plus poussée des manques du mouvement et de ses publications pourra mener à rééquilibrer un ensemble théorique lacunaire et à produire une véritable alternative.

La proposition et le développement d'alternatives est l'urgente seconde étape, que je vais à présent m'efforcer d'aborder.

Clôture par Herfried Münkler de la seconde conférence de la fondation le 15 janvier 2011 : « *Qui sont les ennemis ? (...) Prenons la famille. (...) Ainsi l'échange de prestations sans les convertir d'une façon quelconque en argent, enfin donc en équivalent, le don d'attention, d'émotivité ou ce genre de choses, plus sans attente d'en recevoir en retour une rémunération quelconque, pas vrai ? Quand on considère ça dans un sens emphatique alors il faut dire qu'à partir d'un point historique donné, avec de bonnes raisons mais des effets fonctionnels catastrophiques, le mouvement des femmes a posé un problème, car il a thématiqué que le travail domestique devait être désormais comptabilisé en argent. Ça se peut bien, que ça se soit voulu polémique, pour ainsi dire rendre visible les prestations cachées au sein de la famille. Mais tel que c'est maintenant, ce genre de conceptions commencent à osciller et à se déplacer, et ainsi un processus a été en quelque sorte déclenché par, disons, en quelque sorte nos amis, qui a après ça eu en douce des répercussions exactement contraires. Il faut aussi méditer là-dessus. » (Traduction privée pour l'article)*

3- La décroissance est-elle une opportunité pratique pour abolir la construction sociale des rôles, ou la révolution des genres est-elle un préalable nécessaire ?

3.1- La mise en relief de l'opportunité de la redistribution du temps de travail productif et reproductif peut devenir un enjeu majeur d'une transition de décroissance vers une société de l' « après »

- au Nord...

L'analyse féministe a à juste titre reproché à Marx – mais cela vaut également pour les classiques – de faire l'impasse dans son oeuvre d'une donnée majeure toujours d'actualité : en tant que tel, le travailleur de la science économique n'existerait pas sans le travail de reproduction (partie domestique de l'existence du travailleur) assuré par la femme, incluant tout le spectre couvrant du travail domestique au soin des membres dépendants de la famille. Ce travail est traditionnellement exclu de l'analyse économique.

On attendrait des courants alternatifs prônant un changement complet du paradigme de société, tel que le mouvement décroissant, qu'ils s'emparent de cette déficience et y remédient en proposant un modèle nouveau

- incluant le travail reproductif dans l'analyse économique
- égalitariste en matière de distribution des tâches productives comme reproductives.

Aujourd'hui les femmes ont accès à l'éducation et au travail productif tout en continuant à assurer parallèlement les tâches reproductives (domestiques etc..).

Il découlerait d'une dé-construction du caractère genré des tâches et de leur redistribution égalitariste un allègement du travail quotidien reposant sur les épaules des femmes, tenant de la libération d'une double exploitation :

- l'exploitation capitaliste que subissent également les hommes
- l'exploitation sexiste par les hommes, venant doubler des conditions au sein du travail productif déjà largement discriminatoires pour les femmes. Salaires inférieurs, précarité supérieure et nature ingrate de nombre d'emplois... sont en effet autant d'aspect de ladite "*female job insecurity*" à laquelle les femmes font face dans les pays industrialisés, découlant d'une part de l'infériorité par rapport à celui des hommes du temps disponible à consacrer au travail productif en raison de l'importance des activités reproductives sus-citées, et d'autre part du sexisme omniprésent dans nos sociétés. Ainsi en plus de l'infériorité des salaires, la rareté des postes à responsabilité, les postes à haute flexibilité de tâches et d'horaires etc... (Cette situation ayant bien entendu un impact direct sur l'indépendance économique et l'autonomie de la femme, problème exacerbé en cas d'accès limité à l'éducation ou de familles mono-parentales etc.)

Il est à noter que la précarité et l'importance du temps partiel (subi) chez les femmes ont une importance variable dans les différents pays du nord. Elles sont ainsi par exemple nettement plus élevées en Allemagne qu'en France¹⁴.

14 En ce qui concerne le temps partiel (subi) cf pour la France site officiel de l'Observatoire des Inégalités : www.inegalites.fr.

Les 5,5% d'actifs employés à temps partiel et souhaitant travailler d'avantage sont pour 75% d'entre eux des femmes ; 9% des femmes salariées sont en situation de temps partiel subi, contre 2,5% des hommes. Cf également le rapport du Conseil Economique et Social *Les femmes face au travail à temps partiel*, (Communication du Conseil économique et social présentée par Mme Geneviève Bel au nom de la délégation aux droits des Femmes et à l'égalité des chances entre hommes et femmes)

Pour l'Allemagne cf le *Gender Datenreport* produit par le *Bundesministerium für Familie, Senioren, Frauen und Jugend*, (Ministère de la famille, des seniors, des femmes et de la jeunesse). 43% des femmes actives en république fédérale allemande occupent un emploi partiel de moins de 31 heures par semaine contre 7% des hommes, 29% de moins de 20h contre 5% des hommes. Le temps partiel chez les femmes

La diminution du temps de travail des hommes, qui occupent fréquemment des postes à temps plein et/ou à nombre d'heures travaillées supérieur à celui des femmes, est une condition préalable au partage des tâches productives et reproductives. L'implication des hommes dans le travail reproductif implique une diminution du temps de travail, dans le sens d'une égalisation avec celui des femmes.

Cet argument vient s'ajouter aux arguments déjà nombreux pour la diminution du temps de travail pour tous : en vu du plein emploi, pour la libération du temps libre et l'émancipation individuelle etc..

La diminution du temps de travail évoquée est un chantier majeur de la lutte décroissanciste. Ses conséquences macro-, micro-économiques et individuelles sont innombrables.

L'opportunité d'une redéfinition du partage des tâches n'en n'est donc qu'une parmi d'autres, celle découlant de l'analyse égalitariste en matière de genres.

Je souhaite mettre en évidence que chez la majeure partie des travailleurs, c'est à dire donc des employés, ces idées entrent en contradiction avec les valeurs dominantes découlant largement de la construction sociale des genres que j'ai esquissée plus haut : dans un monde où la domination patriarcale est l'idéal premier, citons le carriérisme, la recherche d'augmentation de salaire par les heures supplémentaires ou la promotion, les mécanismes de concurrence au sein même des équipes et entre les entreprises... je ne reviendrai pas sur le traitement réservé aux femmes dans le monde du travail. Leur intérêt réside de tous points de vue dans la rupture de la logique travailliste qui régit aujourd'hui nos sociétés.

S'il n'y a pas eu de travail de dé-construction des genres socialement élaborés, bien que sa nécessité philosophique précède toute lutte décroissanciste, il me semble donc aujourd'hui que cette lutte est un terrain privilégié pour s'efforcer de mener ce travail de dé-construction indispensable pour la transition vers un autre modèle de société. Nécessité éthique et pratique se sont rejointes, et il convient simplement de ne pas se tromper d'objectif : la lutte décroissanciste est une lutte égalitariste, poursuivant une exigence de justice et de solidarité entre *tous* les individus, au nord en abolissant l'exploitation inter-classes et inter-sexes et le productivisme servant la logique d'accumulation, et entre le nord et le sud en abolissant l'exploitation et la destruction des populations et des ressources du second par le premier dans la même logique déjà citée. Le mal qui nous ronge est le capitalisme, sa clé de voûte est la croissance, servie par l'accumulation. Son essence est la compétition entre les individus. C'est en en détruisant l'essence que nous parviendrons à réaliser la décroissance.

Note

Je ne peux pas ne pas évoquer ici la nature purement productrice de nos sociétés, où toute l'économie s'est lentement articulée autour de la production de valeur ajoutée. C'est la nature même du mécanisme d'accumulation ; et c'est ce que remet partiellement en question la diminution du temps de travail pour tous, mais je souhaite souligner qu'une transition réussie vers l'après-croissance implique à mes yeux bien plus, à savoir l'abandon quasi complet des tâches de production – qui sont à l'origine des problèmes écologique et climatique aussi bien que social – pour ne plus se concentrer que sur les tâches de reproduction, seules tâches réellement indispensables à l'existence humaine. Lire par exemple à ce propos Uta von Winterfeld sur la notion de suffisance.

est quasiment deux fois supérieur en Allemagne de l'ouest avec près de la moitié des actives, contre un peu plus d'un quart en Allemagne de l'est.

Il est intéressant de noter que la différenciation entre les sexes ces 15 dernières années a tendu à se réduire légèrement en France alors qu'elle s'est sensiblement aggravée en Allemagne.

Enfin dans les deux pays la population la plus touchée est celle des actives étrangères / issues de l'immigration, témoignant une fois encore de la double discrimination toujours en cours.

- **au Sud...**

Là est plus en question la répartition des tâches en nature qu'en temps, et je m'interdis, d'une position d'occidentale, c'est à dire appartenant de fait à la société des nantis, de tenir un quelconque propos normatif sur cette situation. Mais la logique de croissance peut pour le moins être dénoncée dans les conséquences très concrètes qu'elle a sur la vie des femmes de nombre de pays du Sud – mettant en relief deux choses :

- la responsabilité du Nord dans une lutte pour la décroissance (...au Nord)
- pour une moitié de la population, l'accentuation d'une situation déjà critique par une répartition sexuée des tâches.

Dagmar Vinz¹⁵ : « *Le problème environnemental n'est pas asexué* », l'inégalité sexiste de la répartition des tâches charge les femmes du sud du poids de la dégradation écologique.

Je cite plutôt :

« *En particulier la situation des femmes pauvres dans les pays du Sud montre que les problèmes écologiques, en raison de la division sexuelle spécifique du travail signifie avant tout pour les femmes une augmentation de la charge de travail et rend plus difficile d'assurer la subsistance (Davidson/Danckelman 1990 ; Rodda 1991) : lors du tarissement ou de la pollution des sources d'eau, ce sont dans le contexte de la division sexuelle spécifique du travail les femmes, qui doivent effectuer de plus longs trajets. Quand la forêt vierge vient à être défrichée, les femmes sont en cela concernée, qu'elles doivent à présent investir plus de temps dans le ramassage de bois à brûler. Si la qualité de l'eau disponible est insuffisante, il est ainsi défini comme devoir de société des femmes d'assurer le soin des malades. Pour exemple en Inde, Vathsala Aithal a montré (1995) que l'investissement en travail et en temps des femmes pauvres pour aller chercher de l'eau dans les régions rurales augmente d'année en année. (...) La demande alourdie de temps et de travail dans les régions asséchées n'influence pas seulement négativement la gestion du travail et du temps des femmes, mais dégrade également l'alimentation et la santé de leurs familles. Selon Aithal les réseaux sociaux sur lesquels les femmes peuvent s'appuyer en temps de crise sont qui plus est détruits par les programmes de déplacement lors de la construction de barrages et d'installations hydro-électriques. Le savoir traditionnel des femmes, ayant transmis de génération en génération leurs connaissances en matière de technologies de conservation des l'eau et de méthodes d'épuration de l'eau, est dévalorisé et se perd. Lorsque les femmes peuvent de moins en moins bien remplir leur mission de garantie de la subsistance (Grundsicherung), leur statut et leur influence dans la société s'effondre de nouveau. C'est un cercle vicieux, que cherchent à rompre par leur engagement dans les processus de gouvernance globale les réseaux internationaux de femmes comme l'influent « Women, Environment and Development Organisation » (WEDO) ou le groupement international de femmes originaires du sud « Development Alternatives with Women for a New Era » (DAWN). »*

3.2- L'élaboration d'une lutte émancipatrice dans le cadre même de la lutte/du mouvement décroissanciste

La contestation décroissanciste semble être une opportunité pour écrire un nouveau modèle de société.

Peut-elle, en soulevant les vraies questions, être une aide à la nécessaire prise de conscience des femmes de leur situation d'oppression ? La lutte pour la décroissance peut-elle se faire le biais de la décolonisation d'un imaginaire collectif intégralement « patriarcalisé » ?

Émancipation signifie nécessaire politisation des femmes, ou *du principe de solidarité pour construire un nouveau projet contre celui d'individualisme des « alpha-Mädchen »...*

15 Dagmar Vinz, article cité, p. 4 : « *Das Umweltproblem ist nicht geschlecht neutral* » (Traduction de l'auteure pour l'article)

Dans ce contexte, la lutte pour une émancipation féminine se présente comme un processus délicat en plusieurs étapes, de la prise de conscience féminine à la dé-construction du clivage entre rôles sociaux masculins productifs et féminins reproductifs sus-cités.

De nombreuses formes d'action peuvent y contribuer, s'articulant autour de plusieurs axes majeurs. Je vais tenter d'en présenter quelques-uns.

- La réduction du temps de travail pour tous, comme je l'ai développé plus haut, en est un.

- L'éducation doit être au centre du projet décroissanciste. Elle est en effet à la fois le cadre et le vecteur de la reproduction des constructions et des comportements genrés dans notre société. Je ne referais pas ici la démonstration que nombre de qualités socialement définies comme *féminines* ou *masculines* n'ont rien d'inné mais sont le produit de l'imprégnation sociale et éducative...

Il est fondamental d'interrompre la reproduction de ces rôles dans l'élaboration d'un projet de société post-croissanciste. La dé-construction complète de comportements aussi profondément enracinés dans la société nécessitera plusieurs générations de prise de conscience, d'assimilation et de mise en pratique, processus parallèle avec l'apprentissage de l'émancipation et du regard critique indispensable au rejet de cette société.

Il y a à cette autonomie recherchée deux dimensions :

1) une dimension politique, la libération du joug autoritaire patriarcal-capitaliste et de l'exploitation

2) une dimension pratique, la capacité individuelle d'autogestion dans une vie quotidienne nécessitant l'apprentissage ou le ré-apprentissage de nombre de compétences de base dont la vie moderne nous a incapités. Cela vaut en premier lieu pour les tâches domestiques de la responsabilité desquelles se sont traditionnellement débarrassés les hommes (torcher les enfants/nettoyer les toilettes), et pour les tâches dont les femmes ont été traditionnellement écartées (couper du bois, électricité/électronique) au prétexte de caractéristiques de genre... artificiellement construites (aptitude physique et inaptitude émotionnelle conjuguées) c'est à dire pour une potentielle redistribution complète non genrée des tâches quotidiennes dans une perspective d'égalitarisme et de responsabilisation au sein de la collectivité.

- Les modes de vie collectifs, en s'opposant au modèle traditionnel de la famille nucléaire, s'opposent:

1) à sa nature de composante majeure de la stratégie capitaliste de promotion de la propriété privée, du consumérisme et de l'individualisme.

Elle est l'unité structurelle de base de la société du rêve américain : la maison, la voiture, les équipements électroménagers etc..., autrement dit de la société de compétition, d'inégalités et de destruction de l'environnement que nous voulons voire disparaître.

La mise en commun des équipements ménagers est par exemple une des réalisations indispensables sur le chemin d'un mode de vie soutenable, qui entre en contradiction avec ce modèle.

Les modes d'actions tels que l'occupation de logements vides sont un moyen de revendiquer une redéfinition de la propriété privée rendant impossible une gestion concertée, solidaire et juste des ressources, en mettant en exergue la nécessité de mode de vie plus soutenables. Propriété privée à l'échelle de la famille nucléaire et modes de vie écologiquement soutenables semblent incompatibles.

2) à son caractère générateur d'inégalités

Caractère dû à une construction basée sur les deux stéréotypes du « père » et de la « mère », isolés et comme on l'a vu des femmes et des hommes de façon globale, en charge de tâches différentes au sein du foyer. Il s'agit donc d'une construction basée sur la double isolation, chaque membre du couple étant déterminé par sa traditionnelle bivalence : homme seul et assurant le gagne pain versus femme seule et ayant en charge les tâches et soins domestiques, souvent alourdis comme on l'a vu d'un travail rémunéré.

Le tout, isolément de toute possibilité de partager/mettre en commun ressources et responsabilités.

Ainsi la redéfinition de « l'unité familiale de base » rendrait-elle possible une répartition collective des tâches quotidiennes plus juste et plus solidaire, permettant une gestion plus efficace et plus optimale du temps et des ressources de chacun.

C'est déjà le cas dans nombre de projets d'habitation collective à caractère politique, comme il en existe à Berlin. Ces collectifs d'habitation déconstruisent les formes devenues traditionnelles de foyer calqués en dimensions comme en structure sur le modèle de la famille nucléaire... dans le cas de foyer le plus étendu (les foyers à occupant unique gagnant du terrain ces dernières décennies¹⁶). En cela les habitant_es de ces projets déconstruisent les rôles sexuellement définis et permettent le rétablissement de plus d'égalité entre les sexes au sein du foyer ; par ailleurs par la mise en commun d'installations et le partage, elles/ils appliquent de façon concrète la fameuse soutenabilité prônée dans tous les discours du « développement durable ».

Enfin par la pratique de la démocratie de base au quotidien, ce sont encore elles et eux qui expérimentent des modèles alternatifs de vie et d'entreprise contre les comportements anti-démocratiques et anti-écologiques – des firmes, des gouvernements locaux et nationaux.

Il est à noter qu'une telle reconstruction aurait pour conséquence un bouleversement, dans le cas de la plupart des formes d'habitat urbain, des structures architecturales que nous connaissons.

Dick Urban Vestbro¹⁷ a par exemple développé des modèles de mise en commun d'un pourcentage de l'espace privé pour l'ensemble de la communauté qui ont mis en évidence à la fois le bénéfice pratique et social d'une telle mise en commun et la difficulté de sa réalisation dans les immeubles modernes.

- Une question centrale du mouvement décroissant est celle de l'(a ré-)élaboration de formes locales et conviviales – au sens défini par Ivan Illich¹⁸ – de production, qu'il s'agisse de production artisanale ou de production alimentaire, en sécession avec les modèles industriels de production et de distribution qui ont au 20^e siècle achevé de détruire l'agriculture paysanne et le petit commerce. Mon but n'est pas une critique réactionnaire et nostalgique de la modernité, mais de chercher des alternatives au constat de la destruction des milieux de vie, des moyens de subsistance et des tissus sociaux associés ; enfin dans c'est la recherche d'égalité entre les sexes.

C'est aussi dans ce sens que l'autosuffisance alimentaire locale est un but à poursuivre. Des écoféministes comme l'allemande Maria Mies¹⁹ ont montré dans quelle mesure une autre conception du « bien vivre » que celle du capitalisme et de son mode de fonctionnement, basé sur l'entretien du manque, peut en ressortir, et comment à travers cela les relations entre sexes/genres peuvent se trouver modifiées. Ainsi deux critères centraux de l'économie de subsistance telle que la décrit Mies sont le caractère collectif de la production alimentaire, et celui de bien commun de la terre. Les antagonismes politiques et de domination patriarcale/inter-genres et de la nature seraient d'après Mies annulés par le travail collectif et l'absence de monnaie.

De nombreux projets concrets comme les AMAP (*Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne*) ou CSA (*Community Supported Agriculture*), les Food-Coops, les jardins urbains (*Stadtsgärten*)... ont par ailleurs déjà pris cette direction. Reste à y réaliser la connexion avec la problématique égalitariste (féministe), encore souvent manquante.

Note

Un outil de la lutte pour l'émancipation reste encore et toujours la non-mixité.

Qu'ils s'agisse de mouvements pour la libération des Noirs ou de mouvements de femmes, dans tout

16 Entre 1968 et 1999 le nombre de ménages en France est passé de près de 16 à près de 24 millions, dont de près de 6,5 à 12,5 millions d'hommes seuls et de près de 14 à 18,5 millions de femmes seules. Source : INSEE

17 Voir son intervention à la conférence de Barcelone : *Dick Urban Vestbro: Saving by Sharing – Collective Housing for Sustainable Lifestyles*

18 Cf Ivan Illich, *La convivialité*, Seuil, Paris, 1973

19 Même si nous nous distancions par ailleurs des prises de position également essentialistes de l'auteure

processus de lutte contre une persécution en réalité, la non-mixité s'est toujours avérée un outil puissant de libération, d'émancipation et de renforcement. « *Empowerment* » par la non mixité, c'est ce qu'ont choisi par exemple les habitantes – femmes, transsexuels et tout individu se considérant, toujours en termes de genre, comme de socialisation féminine – d'un des projets d'habitation collective bien connus de Berlin, voisin du L14.

Si les projets d'habitation présentent par nature un potentiel décroissanciste – partage des équipements et des ressources, potentielle autogestion énergétique et alimentaire – ils peuvent se faire également, par le biais de la non-mixité, le lieu de libération de femmes que la force de l'oppression dans la société actuelle a rendu incapables de revendiquer l'égalité en dehors d'un cadre protégé. C'est le sens de la non-mixité : la création d'un cadre privilégié et protégé pour l'élaboration ou la ré-élaboration d'une confiance en soi faisant défaut à bon nombre de femmes socialisées, et par ailleurs permettant d'élaborer des stratégies de lutte collective – ce que n'autorise pas la mixité, qui isole plus couramment les individus de genre féminin qu'elle ne les réunit.

Ainsi également dans le cadre d'une lutte décroissanciste, la non-mixité permet d'élaborer une démarche double, une expérimentation décroissanciste associée à un « *empowerment* » des femmes pour aboutir à la simple capacité de revendiquer « au dehors » la dé-construction des modèles de domination patriarcale.

3.3 La mise en évidence de la mauvaise foi éternelle des pouvoirs publics... et l'impossibilité d'un projet réformiste

Le 2 février 2011, le projet d'habitation berlinois et ancien squatt de la Liebigstraße 14 a été évacué, dans un contexte de solidarité populaire, d'émeutes à l'échelle nationale, et à la condition d'un déploiement de forces policières encore plus sur-dimensionné qu'à l'accoutumée.

Dans les cercles où l'on se préoccupe de décroissance, ou pour le moins de « critique de la croissance » comme on dit plus souvent en allemand, dans les milieux donc où l'on étudie les scénarios possibles d'une transition vers une société post-croissanciste, c'est resté le silence ; les ponts n'ont pas encore été jetés vers le monde des occupants de tels projets d'habitation (*Hausprojekte*). Pourtant, comme on l'a vu, leurs activistes vivent et défendent une alternative réelle de vie quotidienne et de fonctionnement politique, dont la recherche théorique pourrait s'enrichir considérablement.

Ainsi, en plus de développer les alternatives évoquées plus haut, d'un point de vue local et pratique les activistes des projets d'habitation sont ceux qui luttent de façon directe contre la hausse systématique des loyers, dont souffrent particulièrement les habitants de Berlin ces dernières années. En effet, les projets d'habitation, en défendant des loyers bas négociés à une époque et dans des circonstances où ils n'avaient rien de comparable avec ceux d'aujourd'hui, combattent par là les politiques d'accumulation et de spéculation systématique sur les biens immobiliers observable dans les grandes métropoles qui poussent dans toujours plus de précarité les classes moyennes et inférieures de la population, le plus souvent finalement obligées de désertir leur quartier d'origine. À Berlin, après l'„assainissement“ de Mitte et Prenzlauerberg, c'est peu à peu le cas de tous les quartiers centraux. À Paris l'occupation des quartiers centraux par les couches populaires est déjà de l'histoire ancienne...

La gentrification relève de la logique de croissance.

Localement ce sont ces même activistes qui font vivre le quartier, et par là offrent le cadre d'un possible travail d'émancipation politique par la reconstitution de l'agora disparue : en organisant de nombreux et variés festivals culturels, où films et documentaires sont visionnés mais aussi et surtout commentés et discutés, où des discussions et débats sur des thèmes variés sont menés, où des expositions sont présentées, des fêtes et concerts organisés...

Ils sont, comme par exemple dans le cas du Liebig 14 et contrairement à ce qu'a souvent

communiqué une partie de la presse locale²⁰, appréciés de leur voisinage.

À l'échelle macro on peut tout théoriser et modéliser; mais le réalisme manque. À l'inverse, au projet normatif les projets d'habitation opposent des réalisations concrètes à l'échelle micro-économique/sociale, avant de réfléchir à une quelconque généralisation possible.

Le L14 n'a pas posé toutes les questions ni développé de modèle économique-écologique alternatif complet, mais il s'est fait, un moment, symbole de la façon dont les pouvoirs publics traitent les projets autonomes. Alors que le thème de la croissance, ou plus précisément de la remise en question des actuels modèles de croissance, se répand et que le gouvernement allemand, après le gouvernement français avec sa commission Stiglitz-Fitoussi-Sen, s'est offert à son tour une commission d'enquête „*Bien-être, croissance et qualité de vie*“²¹, les activistes des projets d'habitation de Berlin et d'ailleurs esquissent une alternative de société au delà de l'obsession destructive de la croissance. Une sorte de laboratoire social contre la folie de la croissance qui détruit tout – ici il ne faut pas seulement penser croissance du PIB, mais idéologie et logique de croissance. La recherche du profit et l'accumulation ont aujourd'hui été intégrés par toutes. Qui ne tente pas de revendre une chose plus chère qu'elle/il l'a achetée ? L'avidité commence dans les petits faits du quotidien, dans l'ultra-individualisme et dans l'isolation de chacun, la spéculation sur les biens immobiliers et la hausse des loyers n'en est qu'une poursuite. C'est contre cela que luttent les habitants de projets comme le L14, avant d'être indignement (et dans le cas du L14 comme dans de nombreux cas, illégalement) évacués de leur propre maison. Mais il en est toujours ainsi : avant d'être reconnus et commémorés, les visionnaires sont persécutés et leur œuvre détruite.

La lutte des pouvoirs publics contre le mouvement des « maisons », précurseur en matière d'expériences d'habitation et de communauté par l'élaboration de formes alternatives de vie, met en évidence que le chemin vers une société de l'« après » est une guerre. Encore aujourd'hui, les défenseurs de l'utopie sont brutalisés par les forces de police avant d'être emmenés en détention et poursuivis par la « justice ». Peut-être parce qu'ils sont trop peu nombreux ; peut-être parce que même si nous étions beaucoup plus nombreux, de beaux discours décroissancistes ne suffiraient pas à convaincre les élites dirigeantes, qui n'y ont aucun intérêt. Une telle démonstration de force comme celle du 2 février dernier met en évidence que ce n'est pas dans une démocratie que nous vivons, et que s'engager pour une société de l'après-croissance requiert plus que l'organisation de congrès ou de conférences. L'apport théorique est essentiel, mais la généralisation de la pratique l'est tout autant, et fait aujourd'hui défaut. En cela le projet décroissanciste – même pacifiste – est un projet révolutionnaire.

C'est dans une perspective égalitariste (féministe) que j'aborde cette problématique : le défi à relever par les femmes dans le cadre d'une lutte décroissanciste est double, et soumis à une double répression, tout comme la discrimination des femmes dans la société actuelle, comme je l'ai montré, est double. Difficulté du combat pour une société, réprimé comme on sait. Difficulté du combat féministe, menacé au sein même du mouvement pour une décroissance par les attitudes et propos que j'ai montrés dans les parties précédentes.

Rien de nouveau sous le soleil : Olympe de Gouges²², parmi tant d'autres, a offert par sa mort tragique un éclairage puissant sur les contradictions profondes des auto-proclamés idéaux des lumières que j'évoquais en première partie.

Son plaidoyer contient les raisons de sa décapitation : une liberté excessive et l'art de formuler une vérité qui, pour le moins en matière de domination patriarcale et d'impossibilité de dénoncer le tabou, n'a pas pris une ride...

20 Cf *Bild, BZ...* et leur dénigrement systématique des habitants de Hausprojekte

21 <http://www.bundestag.de/bundestag/ausschuesse17/gremien/enquete/wachstum/index.jsp>

22 1748-1793

« Robespierre m'a toujours paru un ambitieux, sans génie, sans âme. Je l'ai vu toujours prêt à sacrifier la nation entière pour parvenir à la dictature ; je n'ai pu supporter cette ambition folle et sanguinaire, et je l'ai poursuivi comme j'ai poursuivi les tyrans. La haine de ce lâche ennemi s'est cachée longtemps sous la cendre, et depuis, lui et ses adhérents attendaient avec avidité le moment favorable de me sacrifier à sa vengeance.

Les Français, sans doute, n'ont pas oublié ce que j'ai fait de grand et d'utile pour la patrie ; j'ai vu depuis longtemps le péril imminent qui la menace, et j'ai voulu par un nouvel effort la servir. Le projet des trois urnes développé dans un placard, m'a paru le seul moyen de la sauver, et ce projet est le prétexte de ma détention.

Les lois républicaines nous promettaient qu'aucune autorité illégale ne frapperait les citoyens ; cependant un acte arbitraire, tel que les inquisiteurs, même de l'ancien régime, auraient rougi d'exercer sur les productions de l'esprit humain, vient de me ravir ma liberté, au milieu d'un peuple libre.

À l'article 7 de la Constitution, la liberté des opinions et de la presse n'est-elle pas consacrée comme le plus précieux patrimoine de l'homme ? Ces droits, ce patrimoine, la Constitution même, ne seraient-ils que des phrases vagues, et ne présenteraient-ils que des sens illusoire ? hélas ! j'en fais la triste expérience ; républicains, écoutez-moi jusqu'au bout, avec attention.

Depuis un mois, je suis aux fers ; j'étais déjà jugée, avant d'être envoyée au Tribunal révolutionnaire par le sanhédrin de Robespierre, qui avait décidé que dans huit jours je serais guillotinée. Mon innocence, mon énergie, et l'atrocité de ma détention ont fait faire sans doute à ce conciliabule de sang, de nouvelles réflexions ; il a senti qu'il n'était pas aisé d'inculper un être tel que moi, et qu'il lui serait difficile de se laver d'un semblable attentat ; il a trouvé plus naturel de me faire passer pour folle. (...) »²³

« Je lègue mon cœur à la patrie, ma probité aux hommes (ils en ont besoin). Mon âme aux femmes, je ne leur fais pas un don indifférent ; mon génie créateur aux auteurs dramatiques, ils ne leur sera pas inutile, surtout ma logique théâtrale au fameux Chesnier ; mon désintéressement aux ambitieux, ma philosophie aux persécutés, mon esprit aux fanatiques (...) »²⁴

23 Olivier Blanc, *Marie-Olympe de GOUGES, une humaniste de la fin du XVIIIe siècle*, éditions René Viénet

24 *Opus cité*

Conclusion - Ouverture sur la perspective d'une utopie post-croissanciste

Sans développer beaucoup plus longuement, je tiens simplement ici à évoquer la communauté des luttes égalitaristes féministe et anti-raciste face à l'idéologie capitaliste-croissanciste. C'est la convergence de ces luttes qui permettra l'élaboration d'une démocratie réelle.

Sexisme et racisme sont en effet les piliers du système croissanciste : le sexisme, comme nous l'avons développé dans ce travail, en est le prétexte idéologique. Le racisme, à titre absolument complémentaire bien que j'ai choisi ici de ne traiter que la problématique du sexisme, en est le fondement politico-économique, en ce qu'il est la justification de l'exploitation des pays du Sud, dans le cadre de la colonisation autrefois, de l'exploitation néo-colonialiste et de l'ultra-libéralisme mondialisé aujourd'hui. Il a par ce biais assuré aux pays riches la poursuite de leurs niveaux de vie et de croissance.

Enfin, bien qu'en quelques mots rapides et bien que cela semble peut-être une évidence au vu de la nature profondément anticapitaliste de mon propos, je tiens à rappeler la nécessaire communauté de ces luttes avec celles, toujours vivantes bien que le paysage social se soit considérablement transformé depuis leur théorisation, des classes sociales antagonistes.

Il convient pour finir d'évoquer la complémentarité de ces combats, au delà de l'idéologie faussement restrictive de la décroissance, dans les propositions des modèles anti-autoritaires/libertaires.

Le propos décroissanciste est en effet à replacer dans le contexte plus large des luttes anti-autoritaires/libertaires, des projets localistes/de communalisme écologique et d'autogestion...

Bien que nombre de leurs auteurs soient cités par les auteurs décroissancistes, le lien étroit des idées décroissancistes à la tradition anarchiste semble constituer un tabou. Pourtant si l'impératif de décroissance est devenu une urgence relative à l'état de catastrophe planétaire de notre époque contemporaine, les projets d'alternatives développés par « la Décroissance » n'ont pas inventé grand chose...

Par ailleurs l'analyse que j'ai menée tend à montrer plusieurs choses :

- elle remet en question le système actuel en faveur des propositions libertaires
- elle confirme la position décroissanciste initiale radicalement en faveur d'un système de démocratie directe participative
- elle met en exergue l'incapacité de la démocratie représentative à porter un projet d'avenir : aussi vite qu'un enjeu de représentation entre en ligne de compte les comportements décrits en première partie s'exacerbent, deviennent incontrôlables et enclenchent le cercle vicieux que nous connaissons pour l'observer au quotidien
- elle montre par là même l'absurdité de l'existence d'un appareil de pouvoir tel qu'un parti pour représenter un mouvement dont l'avenir se situe au delà de la logique de parti, et dont les perspectives proposées relèvent du municipalisme libertaire

Les aspirations décroissancistes – du moins au sens où je les conçois – de démocratie directe et d'internationalisme libertaire et solidaire sont ainsi doublement à placer dans la droite ligne de la tradition anarchiste : par ce qu'elles y tendent naturellement par leur propos, et parce que le mouvement y trouverait les outils pour surmonter ses difficultés et la cohérence qui lui fait défaut. La dissolution de ce tabou et l'identification du mouvement pour la décroissance à ses racines idéologiques, plutôt mal assumées, et par là même à des perspectives d'avenir nouvelles, permettrait de sortir l'idée de décroissance de cet enfermement de la première génération du mouvement qui veut en avoir fait une absurde chasse gardée, imprégnée de machisme et qui prive cette perspective de sa dimension réelle : une passerelle vers une société de l'après croissance.

Bibliographie

Ariès, Paul,

Décroissance ou barbarie

La décroissance, un projet politique

Azam, Geneviève, *Le temps du monde fini*

Blanc, Olivier, *Marie-Olympe de Gouges, une humaniste de la fin du XVIIIe siècle*, éd. René Viénet

Biehl, Janet, *Der soziale Ökofeminismus und andere Aufsätze*

Conesa Carpintero, Ester, Gallego Martos, Carmen y Santana, Al Cano, *Degrowth and feminism, Analyses, reflections, and proposals from feminism to the working groups of the second conference of economic degrowth for the ecological sustainability and the social equity*

Conseil Economique et Social de la République Française, Avis et Rapports

Mandature 2004-2009, Séance du Bureau du 26 février 2008 : *Les femmes face au travail à temps partiel*

Delphy, Christine,

L'ennemi principal 1 – Economie politique du patriarcat

L'ennemi principal 2 – Penser le genre

Descarries, Francine, « *Le patriarcat : système distinct et instrumental de la reconduction de la division sexuelle du travail* », Labrys études féministes numéro 4 août/ décembre 2003

Deutsche Jugendinstitut e.V, in Zusammenarbeit mit dem Statistischen Bundesamt unter der Leitung von Waltraud Cornelißen : *Gender-Datenreport - 1. Datenreport zur Gleichstellung von Frauen und Männern in der Bundesrepublik Deutschland*, München, November 2005. 2. Fassung. ISBN: 3-938968-05-2

Engels, Friedrich, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*

Gevaert, Pierre, *L'avenir sera rural*

Illich, Yvan, *La convivialité*

Latouche, Serge,

Décoloniser l'imaginaire

Petit traité de la décroissance sereine

L'occidentalisation du monde

La Planète des Naufragés

Maruani, Margaret

« *Hommes et femmes au travail* », *Ceras Projet* (www.ceras-projet.org)

Femmes, genre et sociétés, La Découverte

Trumann, Andrea, *Feministische Theorie Frauenbewegung und weibliche Subjektbildung im*

Spätkapitalismus

Vetter, Andrea und Bouvattier, Adèle, *Prozesse anstoßen – Feministische Perspektiven auf die Debatte um Postwachstum*

Vinz, Dagmar, « Nachhaltigkeit und Gender – Umweltpolitik aus der Perspektive der Geschlechterforschung » (Attac Deutschland)

wachstumsruecknahme.qsdf.org

Werlhof, Claudia von, *Mutter Los – Frauen im Patriarcat zwischen Angleichung und Dissidenz*

Wichterich, Christa,

Femme global (Publication Attac Allemagne)

« Der neoliberale Feminismus ordnet sich den Gesetzen der globalen Märkte unter Paradoxie der Integration », *Taz* 23.9.2007

www.insee.fr

Etudes de la population

www.partipourladecroissance.net

Généalogie des mouvements politiques de la décroissance en France